

Gide ou l'identité en question. Sous la direction de JEAN-MICHEL WITTMANN. Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque gidienne », 2017. Un vol. de 342 p.

Jean-Michel Wittmann le précise dans sa préface (p. 8) : l'ambition de ce volume n'est pas seulement de proposer de nouvelles perspectives sur l'œuvre d'André Gide (ce qui, soit dit en passant, suffirait amplement à justifier son existence, tant les contributions apportent des éclairages inattendus sur une œuvre pourtant plus qu'abondamment commentée) ; il s'agissait aussi, pour les chercheurs à qui l'on doit ce beau recueil, de rendre compte du glissement de l'écriture du moi à l'écriture de l'identité (ou des identités) qui s'opère au tournant des XIX^e et XX^e siècles. C'est dans l'espace formé par le hiatus entre *ipse* et *idem*, entre singularité et imitation, entre particularité et contagion, que se négocient les pratiques gidiennes de l'identité : tel est le postulat sur lequel s'érige cet ouvrage à la fois cohérent et foisonnant, rigoureusement ordonné et conceptuellement pléthorique.

C'est en effet autour d'une mosaïque de notions que s'organise ce livre : le moi, son éclatement et sa reconstitution (voir la « Première partie », p. 19-61) ; l'image d'auteur (dont il est question dans la « Deuxième partie », p. 65-147, et notamment dans l'article de Stéphanie Bertrand – p. 117-128 –, qui analyse avec brio le rôle ambivalent de l'aphorisme dans les préfaces originales et ultérieures chez Gide, et qui pose la question, cruciale, de la fonction du pseudonymat dans la construction de l'*ethos* auctorial) ; le protéisme (configuration centrale dans *Les Caves du Vatican*, et ce au-delà du personnage de Protos, comme le montre la remarquable étude d'Alain Goulet, p. 47-61) ; l'*alter ego* (notion que Patrick Pollard – p. 65-75 – explore *via* l'examen de quelques projets de traduction gidiens) ; la minorité (voir la « Troisième partie », p. 151-246, et tout particulièrement le texte fondamental de Jean-Michel Wittmann – p. 185-196 – sur la trilogie de *L'École des femmes*, où Gide raconte la formation, dans un contexte hostile, des identités mineures – et minoritaires – juive et homosexuelle) ; la solidarité (Ryo Morii donne un article novateur – p. 167-184 – sur la relation de Gide à la pensée solidariste, et sur les représentations de la dette dans son œuvre) ; ou encore les identités collectives (auxquelles est consacrée la quatrième et dernière partie du livre, p. 249-328) et l'identité nationale (dont s'occupe Hélène Baty-Delalande dans sa contribution relative à la politique gidienne de l'écart, p. 249-263).

Comme le titre de l'ouvrage le laisse entendre, la méthode choisie est pratique, et non théorique ; clinique, et non déductive : il ne s'agit pas d'interpréter l'œuvre de Gide à la lumière du concept d'identité, mais de partir de l'œuvre pour repenser la notion. Le travail d'Akio Yoshii (p. 37-45), notamment, est représentatif de la posture méthodologique qu'adoptent tous les contributeurs du volume : le chercheur de l'Université de Kyushu analyse la fonction de l'*incipit* et de l'*explicit* dans la définition de l'identité narrative du *récit du moi* qu'est *Si le grain ne meurt*. Exemple également est l'article de l'éminent Peter Schnyder (p. 101-116) : sa très belle réflexion sur l'identité gidienne est fondée sur une étude de l'instrument discursif prismatique et dialogique que constitue l'écriture épistolaire. On appréciera par ailleurs l'originalité du choix méthodologique d'Enrico Guerini (p. 197-210), qui construit une lecture croisée de deux discours diaristiques – celui d'André Gide, celui de Julien Green – qui, quoique par la force des choses imperméables l'un à l'autre, rendent compte d'un intense dialogue sur le sujet de l'identité homosexuelle et de son affichage. On peut saluer en outre la présence, dans cet ouvrage, d'une représentante des *études revuistes*, Maaike Koffeman, qui s'interroge sur « l'identité collective de l'équipe de *La NRF* » (p. 139). Et il convient de signaler aussi trois articles abordant des *corpus* particulièrement intéressants : Maja Vukušić Zorica (p. 287-302) compare le discours gidien sur l'URSS aux propos que tiennent Eugène Dabit (dans son *Journal*) et Pierre Herbart (dans *En URSS, 1936*) sur l'identité soviétique ; Carmen Saggiomo (p. 303-314) fait le portrait de Leonardo Sciascia en épigone de Gide, le premier reprenant la réflexion du second sur les relations entre liberté et identité ; enfin, Marit Karelson, dont la

contribution (p. 315-328) clôt le volume, analyse le rôle du temps (c'est-à-dire à la fois de l'époque et des années qui passent, autorisant l'écrivain à se métamorphoser ou à se rejoindre lui-même) dans les rapports respectifs de Gide et du poète estonien Johannes Semper à l'identité.

De ce riche terreau spéculatif émergent nombre de thèses neuves et pertinentes qui méritent de retenir l'attention. David H. Walker, dans une surprenante étude du motif aquatique chez Gide, montre comment l'auteur du *Voyage d'Urien* fait le choix de rester à la surface de l'identité humaine, laissant à « ces explorateurs des abîmes que furent Nietzsche, Dostoïevski, Lautréamont et Blake » (p. 25) le soin de lui en révéler les profondeurs. De son côté, Frédérique Toudoire-Surlapierre (p. 77-99), sans céder à la tentation d'*identifier* l'écrivain et le compositeur, avance cette idée, très convaincante, qu'en *interprétant* Chopin (que ce soit en tant que pianiste ou que musicographe), Gide manifeste délibérément son *intimité* constitutive. L'article de François Bompaire (p. 151-165), par ailleurs, met en lumière la fructueuse confrontation, au sein de l'œuvre de Gide, entre une pratique discursive et épistémologique – l'ironie – et une discipline – la sociologie –, et ce afin d'établir en quoi le dialogue problématique que Gide entretient avec Georges Palante, sociologue hérétique (et excommunié par le « pape » Émile Durkheim), contribue à la formation de ce que l'on pourrait appeler l'*identité critique* du père de Lafcadio. Une autre approche originale est celle de Christine Latrouitte-Armstrong, qui défend le postulat selon lequel c'est l'identité d'un orphelin qui se dessine dans le discours gidien sur l'*ager* et sur le « territoire du maternel » (p. 272). Quant à Frank Lestringant (le biographe de Gide), il aborde, dans une étude magistrale (p. 211-246), la question de la fabrication d'une prétendue identité juive dans l'œuvre et dans les écrits intimes d'un Gide qui ne parvient pas toujours à se déprendre de l'antisémitisme ambiant. À son article répond d'ailleurs celui de Pierre Masson (p. 275-286), qui décrit avec une grande subtilité la façon dont Gide négocie (afin de mieux en distinguer ses propres narrations « coloniales ») avec le discours impérialiste qui impose au colonisé une identité artificielle.

Richesse des concepts, rigueur et humilité de la démarche, nouveauté des thèses défendues : telles sont les qualités majeures de ce volume collectif, dont on peut affirmer qu'il est d'ores et déjà un incontournable pour les gidien, et qu'il sera un point d'appui précieux pour quiconque travaille sur l'histoire des usages de l'*ipse* et de l'*idem* aux XIX^e et XX^e siècles.

AUGUSTIN VOEGELE